



Argumentation et Analyse du Discours

7 | 2011

Approches de l'AD et de l'argumentation au Brésil

Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : PUF)

Raphaël Micheli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/1226>

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Raphaël Micheli, « Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : PUF) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2011, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1226>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : PUF)

Raphaël Micheli

RÉFÉRENCE

Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : PUF), coll. « L'interrogation philosophique », 235 pages, ISBN : 978-2-13-058095-9

- 1 En l'espace d'une quinzaine d'années, l'usage de la notion d'*ethos* a connu un essor spectaculaire dans le champ de l'analyse du discours francophone, et cela aussi bien dans les travaux portant sur des corpus politiques ou médiatiques que dans ceux portant sur des corpus littéraires. Pour autant, on ne saurait dire que le maniement de cette notion soit aisé. En effet, l'*ethos* s'avère particulièrement difficile à théoriser de façon rigoureuse : à partir de ses origines rhétoriques, on assiste à sa reprise par des approches disciplinaires diverses, voire parfois hétérogènes. De plus, si l'on se place dans une optique discursive, attentive à la matérialité langagière, l'*ethos* pose un problème très concret en termes d'observabilité : quelles sont, au juste, les faits langagiers dans lesquels se marque la construction d'une image de soi ? Il reste ainsi un travail théorique et méthodologique important pour que la notion d'*ethos* devienne pleinement opératoire dans le champ de l'analyse du discours, c'est-à-dire pour que son usage soit explicite, contrôlé, et que puisse ainsi s'opérer un véritable cumul des nombreuses études empiriques de la présentation discursive de soi dans des corpus variés.
- 2 Ce sont là, on peut l'imaginer, certaines des motivations à l'origine du dernier ouvrage de Ruth Amossy (désormais RA), *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, paru en 2010 aux Presses Universitaires de France. RA a très significativement contribué, dès les années 1990, à la reprise et au transfert de la notion d'*ethos* dans la tradition d'analyse

du discours en langue française : on pense d'abord à *Images de soi dans le discours*, livre collectif séminal qu'elle a dirigé en 1999, au chapitre 2 de son livre largement diffusé *L'argumentation dans le discours* (réédité en 2010), mais aussi à de nombreux articles dans lesquels elle s'emploie à analyser les manifestations concrètes de l'*ethos* dans des textes allant de la prose romanesque au témoignage, en passant par le débat politique télévisé et le clip électoral.

- 3 La *présentation de soi* apparaît non seulement comme une synthèse des travaux antérieurs de RA, mais aussi – sur certains points – comme leur dépassement. Nous nous proposons ici d'abord de rendre compte de la structure générale de l'ouvrage et du contenu de ses chapitres puis, dans un second temps, de souligner ses points forts et de formuler certaines des critiques auxquelles il peut donner lieu.
- 4 L'ouvrage s'organise en deux parties d'égale longueur, précédées d'une introduction. Dans l'introduction, RA explicite la perspective générale de l'ouvrage : il s'agit de « crois[er] les notions de “présentation de soi”, empruntée à la sociologie, et d’“ethos”, empruntée à la rhétorique et à l'analyse du discours » (6). Apparaît ainsi d'emblée l'un des défis de l'entreprise – qui sera justifié au chapitre 1 –, celui d'articuler des traditions disciplinaires dont certains des présupposés divergent fortement. L'auteure souligne aussi d'entrée de jeu le caractère transversal de la présentation de soi : loin d'être l'apanage de tel ou tel genre de discours en particulier, celle-ci forme une dimension « constitutive » du discours, et doit donc être observée dans des situations de communication variées. Toutefois, deux limites méthodologiques sont fixées : on se concentre, d'une part, sur la dimension verbale de la présentation de soi (le matériau sémiotique non verbal est ainsi laissé de côté, notamment la question de la « rhétorique visuelle ») ; on se concentre, d'autre part, sur les effets visés sur l'allocutaire (les effets effectivement produits, tels que les mesurent des approches expérimentales « sur le terrain », ne sont pas pris en compte).
- 5 La première partie, comprenant trois chapitres, pose les fondements théoriques de la réflexion. Le chapitre 1 propose une « traversée des disciplines », mais ne procède pas sur le mode du *state of the art*, en ceci qu'il ne vise pas à un panorama détaillé des différents travaux consacrés à l'*ethos* et à la présentation de soi. La stratégie de RA consiste plutôt, sur la base des deux figures tutélaires que sont Aristote et Goffmann, à dégager deux principales « tendances » qui sous-tendent la réflexion sur la présentation de soi : l'une, d'obédience rhétorique, est centrée sur la « visée d'efficacité » (la présentation verbale de soi est explicitement subordonnée à un objectif précis – typiquement la persuasion), l'autre, d'obédience micro-sociologique, pose que la présentation de soi, bien loin d'être toujours attachée à des enjeux de persuasion, forme la trame de toutes les interactions sociales, jusqu'aux plus banales en apparence. La discussion synthétique des conceptions aristotélicienne et goffmannienne s'enrichit ensuite d'une analyse de la résurgence du concept d'*ethos* dans les sciences du langage et l'analyse du discours à partir des années 1980. RA reconnaît qu'il y a des points d'hétérogénéité conceptuelle entre ces courants de pensée – tout particulièrement (40-41) autour de la conception de l'adhésion, du sujet (agentivité et responsabilité) et de l'identité. Elle justifie toutefois leur réunion de la manière suivante : il convient non pas d'écarter la conception rhétorique de l'*ethos*, de la déclarer caduque, mais bien de l'intégrer dans une conception « élargie » de la présentation de soi. En d'autres termes, l'analyse de la présentation de soi doit pouvoir aussi bien s'appliquer aux situations classiquement rhétoriques – marquées par la

coprésence de l'orateur et de l'auditoire, et, chez le premier, par la volonté consciente d'influencer le second – qu'aux interactions qui ne relèvent apparemment pas d'une « entreprise rhétorique concertée ».

- 6 Le chapitre 2 (« Les modèles culturels de la présentation de soi ») étudie l'inévitable « indexation de l'*ethos* à un stock d'images préexistantes » (45). L'idée est que l'*ethos* ne doit pas être conçu comme un phénomène purement individuel : l'image que le locuteur construit de lui-même dans son discours convoque nécessairement des stéréotypes, des « représentations collectives figées », qui en assurent l'intelligibilité pour l'allocutaire. RA souligne d'emblée qu'à ce sujet, la marge de manœuvre du locuteur dépend des contraintes plus ou moins fortes imposées par le genre de discours au sein duquel il se livre à une présentation de soi. Trois grands cas de figure sont abordés. D'abord les « genres codés », dans lesquels les rôles sont distribués de façon relativement rigide ; ensuite les genres de discours où le locuteur entend, au contraire, se présenter dans une « unicité » : à partir d'une analyse des autobiographies de stars d'Hollywood, RA montre que cette volonté apparente du locuteur de s'arracher aux stéréotypes n'échappe elle-même en réalité pas à un processus de stéréotypage ; enfin – et c'est le dernier cas, sans doute le plus complexe – que dire du processus de stéréotypage de l'*ethos* quand, lors d'une prise de parole donnée, aucun modèle immédiatement disponible ne semble s'offrir au locuteur ? La fin du chapitre est, quant à elle, consacrée aux conflits d'interprétation liés au stéréotypage de l'*ethos* : un *ethos* convoquant un stéréotype peut d'abord n'être pas reconnu par un allocutaire, et s'il l'est, l'axiologie positive ou négative que tente de lui attacher le locuteur peut n'être absolument pas partagée par l'allocutaire (notamment en raison de décalages d'ordre historique ou culturel).
- 7 Le chapitre 3 (« Parole et pouvoir ») reprend à nouveaux frais la question de savoir comment s'articulent, d'une part, la présentation verbale de soi à laquelle se livre le locuteur dans une interaction donnée et, d'autre part, « l'image préalable que l'auditoire se fait de [lui] en fonction de son statut, de sa réputation ou de ses dires antérieurs » (72). Se voit donc ici réinterrogée l'efficacité du discours, en lien avec la personne du locuteur : cette efficacité est-elle prioritairement le fait d'une construction discursive *in situ* ou de données préexistantes ? Ce questionnement amène RA à proposer une (re)définition de l'*ethos* préalable (cet adjectif lui semble préférable à « prédiscursif », qu'elle a utilisé dans d'autres travaux, mais qui a le défaut de laisser penser que cet *ethos* serait « extralinguistique », 74), puis à analyser les « traces tangibles » que celui-ci laisse dans le discours. Ces traces sont de nature très diverse : c'est donc le problème méthodologique de la reconstitution de l'*ethos* préalable par l'analyste qui est développé. La fin du chapitre est consacrée à la notion de « retravail de l'*ethos* préalable » – thème souvent abordé par RA dans ses travaux antérieurs – : tout en admettant, avec la sociologie de Bourdieu, le conditionnement de la présentation verbale de soi par les rôles sociaux et la logique d'un champ donné, RA souligne la possibilité, pour le locuteur, de moduler son *ethos* préalable, voire de l'infléchir.
- 8 La deuxième partie de l'ouvrage, composée de quatre chapitres, envisage de manière plus concrète les « modalités verbales de la présentation de soi ». Le chapitre 4 (« Images de soi, images de l'autre ») touche à la question de l'inscription concrète du locuteur et de l'allocutaire dans la matérialité langagière. RA se penche d'abord sur les différents marqueurs langagiers du locuteur, avec un examen énonciatif du pronom de première personne, et un rappel de la distinction (113) entre le registre du dit (« ce que

le locuteur énonce explicitement sur lui-même en se prenant comme thème de son propre discours ») et celui du dire (le locuteur « se dévoile dans les modalités de sa parole, même lorsqu'il ne réfère pas à lui-même »). Ensuite, partant de l'idée que l'*ethos* du locuteur se construit en fonction de l'image qu'il se fait de son (ou ses) allocutaire(s), RA envisage trois cas de complexité croissante : celui de l'adresse directe, celui de la double adresse et, enfin, celui de l'auditoire composite (avec une analyse détaillée de l'*ethos* d'hybridité construit par Barack Obama en fonction d'un auditoire large mêlant les citoyens américains de diverses couleurs de peau).

- 9 Avec le chapitre 5 (« Dynamiques interactionnelles : la gestion collective de l'*ethos* »), le champ de la description s'ouvre explicitement à des genres de discours oraux ou écrits qui relèvent d'un fonctionnement dialogal et polygéré. Le locuteur ne se contente plus ici de gérer une présentation verbale de lui-même et de viser à produire un effet sur l'allocutaire qui, *in fine*, sera ou ne sera pas produit : l'allocutaire peut, dans ce genre de cas, intervenir directement, interrompre le locuteur, lui répondre – que ce soit pour ratifier l'*ethos* projeté ou, au contraire, pour en dénoncer le caractère inadéquat. RA prend l'exemple de plusieurs genres : la consultation médicale, l'entretien d'auteur, le débat politique télévisé et les forums de discussion en ligne. La fin du chapitre voit RA relativiser la coupure que l'on serait tenté de faire entre les genres qui relèvent d'un dispositif dialogal (avec réversibilité des rôles communicationnels) et ceux qui relèvent d'un dispositif monologal : dans tous les cas, souligne RA, « la construction de l'*ethos* relève [...] d'une gestion collective » (154), les interactions polygérées révélant de façon plus immédiatement tangible un phénomène transversal, à savoir que « mon image de moi est toujours soumise à la réaction de l'autre » (*ibid.*).
- 10 Le chapitre 6 tente de dénouer les rapports complexes qui unissent « la présentation de la collectivité et celle de la personne singulière » et interroge l'équilibre entre « ce que mon discours montre du collectif au nom duquel il parle et la mise en scène qu'il effectue de mon moi » (157). Après une analyse énonciative du pronom « nous », inspirée de Benveniste, RA distingue deux possibilités majeures : l'instance de locution peut correspondre « *a priori* à une instance plurielle » ; le « je » individuel s'amplifie en un « nous » (160). Pour ce qui est de la seconde possibilité, on note deux analyses fines : le discours d'Hillary Clinton à la convention démocrate de 2008, où elle doit à la fois s'intégrer dans la collectivité du parti (elle vient de perdre l'investiture face à Obama) et conserver sa singularité ; celui de Nicolas Sarkozy à la tête du Conseil de l'Union européenne, où il tente à la fois d'incarner cette institution supranationale et d'affirmer l'importance de son rôle personnel. Dans tous les cas, note RA, l'équilibre est « variable » entre « la primauté accordée à l'image individuelle et celle que revêt l'image du groupe » (171).
- 11 Après l'examen de la triade « je – tu – nous » aux chapitres 4-6, le dernier chapitre de l'ouvrage (« Locuteurs dissimulés ») pose la question de l'*ethos* dans le cas particulier des discours qui se donnent comme dépourvus d'une « origine énonciative » (184). Peut-on parler – et, si oui, dans quelle mesure – d'une présentation verbale de soi dans des discours non embrayés ? Cela pose, souligne RA, un double problème d'identité (comment inférer une image identitaire d'un discours sans ancrage énonciatif fort ?) et de communication (à qui peut-on imputer la responsabilité d'un tel discours ?). La référence aux travaux de Gilles Philippe sur l'« effacement énonciatif » permet de ne pas « confondre la disparition du pronom personnel et l'absence de subjectivité » (186). RA saisit cette construction de l'*ethos* par effacement énonciatif dans les genres de la

communication scientifique (la présentation de soi « s'[y]effectue en se niant », 193), de l'écriture philosophique et du discours journalistique.

- 12 Le premier point fort de *La présentation de soi* est que cet ouvrage ne se contente pas de simplement reprendre et de compiler les travaux antérieurs de l'auteure consacrés à l'*ethos* : il développe, complète et approfondit ces travaux de manière significative. A l'heure où la plupart des monographies prennent la forme de recueils d'articles déjà publiés, c'est un trait assez rare pour être souligné. On évoquera également la capacité de RA à intégrer à sa démarche, d'une façon explicite et cohérente, les travaux des autres chercheurs, qu'il s'agisse de propositions théoriques ou d'études sur corpus. C'est là une manière exemplaire – et selon nous bien trop rare – de lutter contre le déficit de cumulativité qui menace parfois le champ de l'analyse du discours : les chercheurs, en effet, tendent trop souvent à ne pas utiliser activement les résultats obtenus par leurs pairs, particulièrement quand il s'agit d'analyses empiriques de corpus particuliers.

- 13 Comment saisir, de manière plus spécifique, l'apport de *La présentation de soi* en regard des travaux précédents de RA ? Pris dans son ensemble, le livre soutient de façon très convaincante l'idée d'une transversalité de l'*ethos*. Ce n'est là pas une mince affaire : il ne suffit pas, en effet, d'affirmer que la construction discursive d'une image de soi est un phénomène qui traverse la quasi-totalité des genres discursifs, puis de nuancer une telle généralité en soulignant que l'élaboration d'un *ethos* est toujours en partie régie par des normes spécifiques à chaque genre. Encore faut-il pouvoir donner corps à une telle hypothèse, ce qui exige de trouver un équilibre entre, d'une part, la prise en compte sérieuse de l'empirie, dans ce qu'elle a de nécessairement foisonnant (chaque genre, voire chaque texte engageant des modalités particulières de présentation discursive de soi) et, d'autre part, la mise en évidence de régularités qui transcendent les innombrables variations empiriques. Il nous semble que RA y parvient remarquablement : pour reprendre ses propres termes, elle réussit à abstraire des « schèmes communs » sur la base d'un « recours à des exemples diversifiés et de l'analyse de leur spécificité » (82). Si l'on prend la peine de lire la totalité de l'ouvrage, on voit clairement se dégager, à partir de cas empiriques documentés, une typologie raisonnée des stratégies discursives de présentation de soi. Que ce soit dans le rapport du locuteur aux stéréotypes, à l'instance d'allocution (en registre monogéré ou polygéré) ou encore à une collectivité, RA s'efforce à chaque fois de dégager et d'illustrer les stratégies les plus typiques. Cette typologie constituera sans nul doute un instrument précieux pour structurer les débats théoriques futurs autour des possibles discursifs de l'*ethos*, pour faciliter le cumul des analyses empiriques déjà réalisées et pour en générer de nouvelles.

- 14 La critique principale que l'on peut à notre sens formuler – et nous terminerons sur ce point, après avoir souligné une dernière fois l'importance de l'ouvrage – concerne la problématisation linguistique de l'*ethos*. Un lecteur directement issu des sciences du langage pourrait s'attendre à ce que la question des marques langagières de l'*ethos* soit abordée de manière frontale et détaillée : or cette question ne reçoit pas un traitement autonome et approfondi dans l'ouvrage. C'est un *topos* d'affirmer que les marques langagières de l'*ethos* sont nombreuses, variées, hétérogènes : on aimerait alors voir s'engager une tentative de typologiser ces marques, en fonction du matériau sémiotique (verbal, para- ou non verbal), des niveaux (phonétique, morpho-syntaxique, lexical...) et des unités. Cette réflexion n'est bien sûr pas absente de l'ouvrage : on note

l'analyse énonciative des pronoms personnels, une discussion - trop courte à notre goût - de la distinction entre l'*ethos* dit et l'*ethos* montré (113-117), et des relevés de marques langagières disséminés dans les études de cas. Il nous semble toutefois que la question sémiotique demeure insuffisamment posée : quelles sont, au juste, les unités pertinentes pour saisir l'*ethos* dans la matérialité langagière, quels sont leurs différents modes de signifiante ? Un traitement plus poussé de cette question, par exemple sous la forme d'un chapitre dans la première partie, aurait contribué à satisfaire pleinement les divers lectorats concernés par cet ouvrage, notamment les chercheurs visant à pratiquer une analyse davantage linguistique du discours.

AUTEURS

RAPHAËL MICHELI

Université de Lausanne